

## Les toits de Paris

Je voudrais ici retracer l'histoire d'une de mes passions, dont je ne sais si elle est partagée : durant dix années, je fus un promeneur assidu des toits de Paris. Cela a commencé à l'âge de quinze ans, lorsque j'accédai à l'indépendance et emménageai dans une chambre de bonne. À partir de ce moment, je fis des escapades quasi quotidiennes sur le zinc. Par le vasistas de ma chambre, je pouvais me faufiler sur un toit en pente. J'escaladais un chapiteau et de là, en m'étirant, mes mains atteignaient une arête, à laquelle je me hissais. J'avais de la chance : mon premier terrain de jeu était immense. En passant d'un immeuble à l'autre par des échelles de fer rouillées plantées le long des conduits de cheminée, il était possible d'arpenter l'ensemble d'un pâté de maisons de cinq cents mètres de côté. Il y avait une corniche, depuis laquelle j'aimais contempler la saignée de l'avenue Trudaine dans les crépuscules rosâtres. Du côté est, j'avais une vue intéressante sur le métro aérien de Barbès-Rochechouart. Les dômes blancs du Sacré-Cœur surplombaient le panorama vers le Nord. Je finis par connaître ce terrain par cœur, découvris des passages dérobés, des combles inhabités dans lesquels j'allais me cacher, toussant dans l'obscurité et la poussière. Ce fut bientôt un rituel : j'invitais tous mes copains à participer à ces excursions. Bien sûr, cela ne resta pas longtemps inaperçu. Des voisins se plaignirent. Régulièrement la concierge appelait les flics et je voyais un panier à salade stationner en bas de mon immeuble, rue de Dunkerque. À une époque, le harcèlement devint si intense que je ne me baladais plus sur les toits que la nuit et sans chaussures, car le bruit de mes pas alertait des locataires mécontents. C'était l'hiver ; le zinc râpeux avait un froid et une dureté de glace ; j'avais l'impression d'escalader pieds nus un Everest.

Une après-midi, tandis que je me lançai sur une volée d'échelons pour descendre un à-pic, j'entendis un homme protester depuis un balcon de l'immeuble d'en face : « Hé ! Toi...Qu'est-ce que tu fais ? » Il tenait un téléphone sans fil à la main, moulinait des bras et s'égosillait. Vite, je regrimpai en haut de l'échelle et, comme j'étais avec un ami, nous nous cachâmes, haletants, penauds, derrière les créneaux de terre cuite d'une cheminée. L'homme du balcon poursuivait : « Pas la peine de te planquer, va. C'est bon. Tu peux te promener sur les toits. Je m'en fiche. C'est poétique, okay... Mais fais gaffe. Fais gaffe à ta peau... » Cette voix, ce débit de parole... Mon camarade et moi nous regardions, stupéfaits. Cette élocution était reconnaissable entre toutes. C'était un acteur qui venait de se rendre célèbre grâce à un rôle taillé sur mesure : l'homme du balcon ne pouvait être que le séducteur de la *Discrète*, Fabrice Lucchini. Bien qu'ayant un téléphone au poing, il ne prévint pas les pandores. Au contraire, il nous regarda nous éloigner, songeur, en nous adressant des au-revoirs.

### Les apprentis-sorciers

Cette passion connut plusieurs stades. D'abord, le champ d'investigation s'élargit rapidement : tous les toits des copains furent visités. Il y eut également une brève phase d'expérimentation scientifique. Nous avons découvert que le zinc réagissait avec le trichloréthylène ; ce solvant est couramment utilisé par les couvreurs pour travailler les feuilles à souder. Nous nous en procurâmes plusieurs bouteilles. Après quoi, la nuit, nous laissions couler des litres de trichlo sur les pentes haussmanniennes : comme par enchantement, un puissant processus chimique s'enclenchait. Le zinc inorganique prenait vie : il se mettait à pétiller, à baver, à mousser. De larges rideaux de fumée jaunâtre s'élevaient, qui nous piquaient les yeux et masquaient un instant les lumières de la capitale. C'était une fête,

un feu de Bengale. Après le spectacle il restait, aux emplacements que nous avons traités ainsi, des auréoles d'oxydation noires, très lisses, glissantes.

Plus tard, vint la période des échafaudages. Avec les copains, nous avons écuminé les hauts du IX<sup>e</sup> arrondissement ; aussi, nous décidâmes de visiter les autres quartiers. Nous choisissions des immeubles à proximité des monuments historiques. Notre-Dame, les Halles, le centre Beaubourg, le Trocadéro, la Sorbonne, l'Observatoire... Nous apprécions également les toits depuis lesquels on pouvait admirer le trafic d'une place importante, comme la Nation ou la République. Nous repérions un échafaudage, et nous procédions à l'ascension après minuit, quand la ville dormait. Un échafaudage, c'est une forteresse mal protégée : seul le premier étage est difficile à conquérir. Des bâches, des palissades de tôles ondulées en défendent les issues. Cependant, sitôt qu'on a pénétré à l'intérieur, on s'y déplace à son aise : les niveaux communiquent par des échelles et des trappes aux abattants toujours ouverts. On arrive sans peine au sommet. Là, tout se complique : certains échafaudages s'élèvent vraiment jusqu'au niveau des toits, d'autres s'arrêtent un étage avant. Il y a alors un passage plus périlleux, durant lequel il faut grimper sur les crêtes de l'immeuble ; gouttières, œils-de-bœuf, surplombs ou échaugettes, force est de composer avec l'existant. La technique des échafaudages présente en outre un inconvénient : les échelles d'aluminium qui permettent de monter d'un étage à l'autre ne sont pas fixées, mais seulement accrochées, et mal calées. Il est rare, lorsqu'on met le pied sur le premier barreau, que ne retentisse pas un claquement métallique. Ces chocs alertent les habitants. Souvent, nous eûmes la police au pied de l'échafaudage. Parfois, ils braquaient vers les hauteurs des lampes-torches et nous sommaient de descendre. Nous restions silencieux, cachés. Jamais ils ne montaient nous chercher.

### **Bacchus contre l'homme-araignée**

En une seule occasion, je vécus une course-poursuite. Il était près de quatre heures du matin. J'étais avec Wilhem, et nous savourions une bouteille de vin blanc à la proue d'un immeuble, en regardant défiler les globules raréfiés de la circulation automobile, quinze mètres en contrebas. Soudain, j'entendis une portière claquer – des voix d'hommes dans la rue. J'eus un pressentiment. Je me penchai par-dessus le rebord : pas de doute, c'était la police. « Viens, dis-je à Wilhem, on s'en va. » Mieux valait prendre de l'avance car, pour revenir vers la chambre de bonne dont nous étions partis, nous devions franchir deux toits de tuiles. Sur ce type de couverture, il faut marcher en canard, en ayant toujours le talon appuyé sur une tuile et la pointe du pied sur une autre ; la progression est lente. À peine avions-nous terminé cette traversée délicate, que deux types surgirent derrière nous : « Police ! Arrêtez ! » Je me retournai pour les fixer et n'en crus pas mes yeux : en fait de flics, nous avions affaire à deux hommes-araignées. Ils étaient en tenue moulante d'alpiniste, avec des cordages autour de l'épaule. « Aïe, dis-je à Wilhem, ça s'annonce mal... » Mais que vis-je ? Mon copain était en train de finir la bouteille de blanc cul-sec (car il ne voulait pas laisser perdre ce Gewürtzraminer) et, quand il l'eut terminée, il la lança. Elle atterrit sur le pare-brise d'une voiture garée, où elle se fracassa. Comme au poker, Wilhem *doublait la mise*. Il s'essuya le menton. Les *spidermen* de la police nationale n'étaient plus qu'à cent cinquante mètres. Alors commença une course effrénée. Nous avions sur nos poursuivants un avantage non négligeable : chaque fois qu'il fallait passer un obstacle délicat, ils procédaient dans les règles de l'art. Ils s'encordaient, s'assuraient. Tandis que nous, pardon ! Nous galopions *free style*, nous faisons du patin à roulettes sur le zinc. Nous sautions d'une cheminée à l'autre. Il serait peut-être plus conforme à la morale de raconter comment nous nous sommes fait prendre : quoi qu'il en soit, nous pûmes regagner la chambre de bonne, changer rapidement (et sans allumer la lumière) de vêtements, puis ressortir comme si de rien n'était dans la rue pour voguer vers d'autres destinations tandis qu'ils étaient toujours là-haut à réviser leur brevet d'alpinisme.

## **Du rififi chez les rococos**

Une autre aventure aurait pu tourner vinaigre. Toujours avec Wilhem, nous avons assisté au lever du soleil, en juillet, depuis une cime du quartier des Augustins. J'avais mis au point un tour qui permettait, à l'aide d'une simple clé, d'ouvrir la plupart des vasistas des immeubles parisiens (pourvu que ce ne soient pas des Velux hermétiques). Désormais, si nous montions par un échafaudage, nous finissions toujours par trouver une ouverture donnant sur un couloir de chambres de bonne, de telle façon que nous redescendions par un escalier de service. De même que l'esquimau cherche l'emplacement d'un trou à pratiquer dans la glace pour pêcher, nous passions un moment à prospecter, errant d'un vasistas à l'autre, pour être sûr d'atterrir dans des parties communes et non chez un particulier. Ce matin-là, nous nous laissâmes tomber dans un grenier éteint. Nous trouvâmes un escalier. Deux étages plus bas, nous découvrîmes une pièce où étaient entreposés une douzaine de canapés-lits. Cela tombait à point nommé, nous nous allongeâmes. La fatigue commençait à nous tenailler. Je m'assoupis un quart d'heure, après quoi Wilhem me réveilla : « Dis donc, Alex, faut pas trop qu'on traîne. » Nous descendîmes l'escalier, et c'est seulement au rez-de-chaussée que la réalité de notre situation nous apparut clairement : nous étions dans un magasin de meubles. Nous pouvions voir la rue, à travers la vitrine. Quelle heure pouvait-il être ? Six heures peut-être ? Des lasers rouges, qui devaient faire partie du système d'alarme, zébraient l'espace devant les vitres et interdisaient toute effraction. Le dispositif était sophistiqué, à coup sûr – à ceci près que nous n'avions eu aucun mal à entrer par en haut.

On vendait, dans ce magasin, un mobilier d'un baroque outrancier. Il y avait des colonnes gréco-romaines, des sofas aux montants de cuivre, des commodes plaquées or : le genre d'objets qu'on s'attend à trouver dans des villas de mauvais goût à Monte-Carlo, ou chez les millionnaires de Beverly Hills. Je m'emparai d'un luminaire au pied en porcelaine : « Combien ça peut coûter, un truc pareil ? » Je lus le chiffre ; je lui trouvai un zéro de trop, voire deux. « Ah, non, mais ils se foutent de la gueule du monde par ici ! » Je laissai négligemment tomber le luminaire, qui se brisa à mes pieds. Wilhem éclata de rire, après quoi il s'attaqua directement à une immense bibliothèque sculptée, qu'il renversa, et qui se disloqua par terre. Les brumes éthyliques recouvrent la suite ; toujours est-il que, lorsque nous regagnâmes les toits, nous laissâmes derrière nous un furieux carnage. Nous espérions voler quelques babioles, des bibelots et des vases que nous avions fourrés à la hâte sous nos vestes. Hélas, chaque fois que nous enjambions une cheminée, une statuette de plâtre tombait de nos poches pour aller s'écraser sur les pavés d'une cour intérieure. En fin de compte, la morale est sauve : nous ne retirâmes aucun butin de cette expédition punitive dans l'univers des riches.

## **Requiem pour deux amoureux**

Éros et Thanatos. Ces deux divinités taquines attendent le promeneur des toits parisiens. Éros d'abord : monter sur les toits, c'est s'extraire du carcan parallélépipédique des appartements minuscules, pour gagner des perspectives ouvertes, des vues aériennes. En altitude, la ville communique avec l'infini du ciel, avec la beauté. Une fois, j'ouvris un vasistas. J'allai m'engouffrer dans l'ouverture, quand je discernai une forme blanche sous mes pieds. Mes pupilles mirent un temps à s'adapter. Sous moi, une femme seule était endormie sous une couette. Son épaisse chevelure brune s'égouttait sur l'oreiller. Elle avait les épaules nues. De quoi pouvait-elle rêver ? J'entendais le bruissement de sa respiration, ses soupirs. Je restai longtemps immobile à la contempler. Après quoi, je refermai délicatement l'abattant et me retirai sur la pointe des pieds. Autre vision : avec un copain, nous assistâmes à un manège étrange, près de la gare de l'Est. Au milieu de la nuit, sur une façade borgne, une fenêtre unique était allumée. Il n'y avait pas de rideaux. Nous pouvions voir une pièce aux murs jaunes, éclairée par un plafonnier, vide à l'exception d'une chaise. La porte s'ouvrit, et un

homme portant une perruque blonde, maquillé, en porte-jarretelles, fit son apparition. Il s'assit sur la chaise, s'alluma une cigarette. Il – ou elle – attendait quelque chose. Elle fumait nerveusement, croisant et décroisant les jambes, jetant des regards vers la porte. Puis l'ampoule du plafonnier s'éteignit, et toute la scène fut noyée dans l'obscurité. La fenêtre n'était plus qu'une bouche d'ombre énigmatique.

Thanatos : si le ravissement est parfois au rendez-vous, la passion pour les toits n'en est pas moins une ardeur suicidaire. Le paysage du zinc est d'autant plus beau, qu'on y risque sa vie. J'avais un ami qui habitait près de la Bourse, dans une chambre de bonne extrêmement petite, de moins de dix mètres carrés. Elle n'avait qu'une seule fenêtre, au plafond. Contre un mur de la chambre, était accrochée une vieille échelle de ramoneur en bois. On lui avait loué ce local avec l'échelle ; à croire que, par une clause tacite du bail, les toits étaient considérés comme une extension de ce gourbi infâme. Un premier de l'an, nous fîmes une soirée chez lui. Nous étions une sept ou huit. À minuit, nous sortîmes sur les toits. Il avait neigé, les plaques glissaient. Pousse-au-crime, je m'aventurai dans la poudreuse. Je m'éloignai, me perchai sur une éminence. J'eus, par la suite, beaucoup de mal à revenir. « Si je tombe, les gars, soyez sympas : dites que c'est un suicide ! Compris ? Un suicide ! » Je n'arrêtai pas de répéter cette recommandation aux autres fêtards, qui suivaient des yeux mes laborieuses évolutions. Cinq ou six années plus tard, je me retrouvai par hasard dans le même immeuble. J'engageai la conversation avec le nouveau locataire de la chambre, et lui demandai s'il avait toujours une échelle. Il me raconta que cet accessoire avait été confisqué : juste avant lui, un couple d'amoureux vivait là. C'étaient des étudiants, âgés d'une vingtaine d'années. Un soir de premier de l'an, ils partirent se promener ensemble, main dans la main, sur le toit. Quelle audace commirent-ils, dans quelle extravagante galipette se lancèrent-ils ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'ils tombèrent, et moururent sur le coup. L'idée de ces deux tourtereaux foudroyés pour avoir commis une sympathique imprudence a quelque chose de bouleversant. Cette histoire me fit réfléchir. Depuis que j'ai vingt-cinq ans, je n'habite plus à Paris, et la question d'aller sur les toits ne se pose plus. Mais ces corps rompus sur le pavé : cela aurait pu être moi. En d'innombrables occasions, j'ai frôlé cette mort. Combien de fois ai-je sauté au-dessus du vide ; me suis-je suspendu à une barre de fer à moitié descellée ; me suis-je glissé dehors sous des averses de grêle ? Quand je repense aujourd'hui à ces escapades, je palpe mes membres avec un sentiment d'incrédulité : il est surprenant et presque injuste, me dis-je, que je sois toujours là. Les amoureux de la rue Ambroise-Thomas méritaient mieux : l'étoile de la passion ne les aura pas protégés.

Alexandre Lacroix